Document généré le 31 mai 2025 05:28

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

À la recherche des parents perdus

Alain M. Bergeron

Volume 15, numéro 3, hiver 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/12201ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bergeron, A. M. (1993). À la recherche des parents perdus. *Lurelu*, *15*(3), 10–11.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Concours littéraire

À LA RECHERCHE DES PARENTS PERDUS

Une nouvelle d'Alain M. Bergeron
illustrée par Dominique Jolin

Premier prix

J'ai huit ans, les yeux bruns, les cheveux bruns, courts. Je suis en troisième année à l'école Sainte-Famille. Je suis assis derrière Simon et devant Mathieu, mes deux meilleurs amis au monde. À ma droite, c'est Geneviève. Elle porte des lunettes grosses comme son visage; à ma gauche, c'est Xavier. Xavier a un gros problème : il a toujours un doigt dans le nez. Personne ne veut s'asseoir à côté de lui. Mais notre professeure, Sylvie, a choisi les places pour nous en début d'année. J'essaie de ne pas trop regarder souvent à ma gauche... Notre nom était écrit sur un carton bleu, collé sur ce qui devait être notre bureau. Le mien, c'est Dominic, avec un «c».

Mes amis, Mathieu et Simon, m'appellent «Le Grand», parce que je suis plus grand qu'eux. Pas beaucoup, mais juste assez pour qu'ils soient obligés de lever un peu les yeux pour regarder dans les miens lorsqu'ils me parlent.

J'ai une petite sœur de six mois. Catherine ne marche pas comme moi. Elle hurle la nuit quand j'essaie de dormir et dort le jour quand j'essaie d'étudier à l'école. Sa peau est douce et rose. J'ai hâte qu'elle parle. Je ne comprends rien de ce qu'elle me raconte, les bras dans les airs, tout le temps, à essayer d'attraper mon visage.

Le nom de mon père, c'est Luc, avec un «c» lui aussi. C'est un nom court, facile à retenir. Il m'appelle son petit homme, moi, je l'appelle mon grand homme. Parce qu'il est beaucoup plus grand que moi. C'est presque un géant. Il m'a déjà dit qu'il mesurait 1 mètre 80.

Le nom de ma mère, c'est Marie. Je suis son petit trésor, elle est mon grand trésor. Elle est un peu plus petite que papa, mais plus grande que moi. Non mais...

Je la trouve très belle, plus que papa, c'est sûr! Quand elle m'embrasse, ça me fait tout chaud au cœur. Papa, lui, ça pique, à cause de sa barbe. Mais c'est pas grave : je l'aime quand même.

Si je parle de Luc et de Marie, mon père et ma mère, c'est parce qu'ils se sont perdus dans le centre commercial et que je suis à leur recherche. J'espère qu'ils n'ont pas trop peur.

• • •

Je suis assis, seul, sur un banc, tout juste près du magasin avec un grand «M» de couleur rouge, au-dessus de l'entrée. C'est là que je les ai vus pour la dernière fois.

J'essaie de me souvenir de ce qu'ils portaient. Mon père avait mis son affreux gilet rayé noir et blanc, dans le sens de la hauteur, comme un arbitre de hockey, le sifflet en moins. Ma mère, elle, portait un gilet de laine blanc avec des dessins verts. Je n'ai jamais su ce qu'il y avait de dessiné sur son gilet. J'espère qu'ils n'oublieront pas que j'ai mon chandail coton ouaté gris, avec des pantalons de jogging et des espadrilles blanches. Je regarde ma montre; il est 10 h 45. On est arrivés ici à dix heures. Un peu avant, on a laissé Catherine chez ma mamie – mais c'est aussi la sienne après tout – et on s'est rendus, les trois plus grands, au centre commercial. Il est très grand, le centre commercial. Plus que 1 mètre 80, c'est sûr! Plusieurs fois 1 mètre 80!

C'est écrit : «140 magasins pour vous servir» sur une grosse pancarte à l'extérieur, pas trop loin où ma mère a garé l'automobile. Cent quarante magasins pour vous perdre, oui! Mes parents ont réussi l'exploit en moins de quinze minutes. Je les cherche depuis une demi-heure.

C'est un peu de ma faute. J'aurais dû les avertir de ne pas bouger de l'endroit où ils étaient, que je pourrais ainsi les retrouver plus facilement. C'est Sylvie, ma professeure, qui nous l'avait appris. J'aurais dû leur en parler.

J'imagine qu'ils ont vu des jouets pour les grands et qu'ils ont perdu la tête. La première chose dont je me suis aperçu, c'est qu'ils n'étaient plus avec moi. J'ai tendu l'oreille pour écouter leurs cris, mais je n'ai rien entendu. Je suis donc à la recherche de mes parents perdus dans le centre commercial.

• • •

J'imagine mes parents, dans un coin de magasin, en train de pleurer, inquiets, avec, peut-être, de méchants enfants qui veulent les attirer en leur offrant des bonbons. Il n'y a même pas d'affiche «Enfants-secours» dans les cent quarante magasins. J'ai envie de me plaindre. Avant, je dois les retrouver.

J'espère qu'ils ne parleront pas aux étrangers. Je les connais : ils sont naïfs. Ils font confiance à tout le monde. Tiens, j'entends la voix d'une dame qui sort du plafond.

– Dominic Tremblay, tes parents sont à ta recherche. Ils sont au kiosque, dans l'allée centrale.

Quelle coïncidence... Un petit garçon avec le même prénom que moi. La différence, c'est que lui est perdu, tandis que moi, ce sont mes parents qui sont égarés dans le centre commercial. Je sens un creux dans mon estomac. J'ai faim. Ma mère m'a donné cinq pièces de 1 $ avant de partir. Je vais aller manger au restaurant, juste en face.

– Je vais prendre un grand verre de lait froid avec une soupe au poulet, que je dis à la serveuse.

– Oui, mon grand, ça ne sera pas long.

Elle connaît mon surnom? C'est vrai que le monde est petit, même chez les grands.

• • •

Là, je me sens bien. Je remercie la dame au restaurant et je continue mes recherches... après avoir fait un tour en hélicoptère. Je sais que ce n'est pas un vrai hélicoptère. Je commence même à être un peu grand pour embarquer là-dedans. Mais c'est un manège pour faire patienter les grandes personnes. Elles regardent leurs enfants dedans et ont bien du plaisir.

Je vais vérifier si l'hélicoptère fonctionne. Mon père dit souvent qu'il est brisé. Je mets ma pièce de vingt-cinq cents. Je pèse sur le bouton vert. Ça marche! Autant en profiter. L'hélicoptère fait du bruit, comme un vrai, mais il ne vole pas, c'est sûr. Je pense que ça coûterait plus que vingt-cinq cents.

• • •

Il est 12 h 15 à ma montre. Je suis encore assis sur un banc, à l'autre extrémité du centre commercial. J'ai marché pendant une quinzaine de minutes dans l'allée. J'ai été suivi par un homme, d'environ l'âge de mon père. Je sais qu'il me suit parce que, chaque fois que je me suis retourné, il m'a regardé tout le temps. Je l'ai remarqué pour la première fois dans la salle des toilettes. Il n'a pas l'air méchant. Il est peut-être perdu et il cherche son petit garçon...

Il vient d'acheter un cornet de crème glacée au chocolat. Il s'asseoit à côté de moi. Assez près pour que je puisse voir les brisures de chocolat dans sa crème glacée. Il me parle.

– Tu aimerais en avoir? qu'il me dit en me montrant le cornet.

– Non merci, que je réponds.

Il a des yeux étranges. Des yeux qui me dévorent, comme si j'étais un cornet de crème glacée. Non, mais...

– Tes parents sont ici?

– Oui.

Et c'est tout ce que je lui ai dit. Mais il n'a pas arrêté de parler. Je crois qu'il s'ennuie.

– Ils se sont perdus, c'est ça?

J'ai haussé les épaules.

– Et je connais l'endroit où tu pourras les retrouver. Tu veux venir avec moi?

Non, mais... pour qui me prend-il? Je ne m'appelle pas Catherine, comme ma sœur, pour partir dans les bras de tout le monde. D'ailleurs, je lui ai déjà trop parlé. Mais pas lui.

– Tes parents m'ont dit qu'ils avaient très hâte de te voir, qu'ils avaient peur et qu'ils t'aimaient beaucoup.

Je me suis levé et je ne l'ai même pas regardé. J'ai été directement vers un homme, en uniforme, pas trop loin de moi. Quand je me suis retourné pour pointer du doigt l'homme aux yeux étranges, il avait disparu.

J'espère que le petit Dominic Tremblay, qui est perdu, n'aura pas affaire à lui...

• • •

L'homme, en uniforme, n'était pas un policier, mais un facteur. Il me montre son sac plein de bonnes nouvelles. Je lui dis que les miennes sont moins bonnes : mes parents sont perdus dans le centre commercial.

– La meilleure façon de les retrouver, ce serait d'aller voir la dame, dans le kiosque, dans l'allée centrale; elle pourrait appeler tes parents au micro.

C'est vrai qu'il est plein de bonnes nouvelles, cet homme. Je le remercie de mon plus beau sourire et lui promets de toujours mettre assez de timbres sur mes enveloppes.

Je vais voir la dame. Elle paraît gentille.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon grand?

Mais tout le monde me connaît ici!

– Mes parents sont perdus dans le centre commercial et j'aimerais bien les retrouver.

– Quel est ton nom?

– Dominic Tremblay. Dominic avec un «C»...

Elle parle à son micro. On entend sa voix partout.

– Les parents de Dominic Tremblay sont demandés au kiosque dans l'allée centrale. Je répète...

Et elle répète les mêmes mots. Elle voit dans mon visage que quelque chose ne va pas.

– Bien, j'aurais aimé que vous disiez leur nom, Marie et Luc, tout d'un coup qu'il y aurait un autre Dominic Tremblay, à la recherche de ses parents.

Je vois à son sourire que ça ne la dérange pas du tout.

– Marie et Luc Tremblay, les parents de Dominic, avec un «C», sont demandés au kiosque...

Et elle répète les mêmes mots.

Je la remercie. Parce que même si je suis à la recherche de mes parents, je dois quand même être poli.

J'ai à peine le temps de regarder quelle heure il est que j'entends mon nom derrière moi. Je me retourne et j'aperçois ma mère et mon père.

Ils ont l'air content que je les retrouve. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé. J'aurais presque envie de les gronder, mais je vais attendre un peu. Moi aussi, je suis content de les revoir. Ma mère m'embrasse; ça me fait chaud au cœur. Mon père, lui, ça pique, à cause de sa barbe.

Je les tiens par la main; je ne les lâcherai plus. Si jamais ils se perdaient à nouveau...

Vous trouverez, en page 8, les résultats complets du concours littéraire.